Et après?

Autor(en): **C.B.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **89 (1980)**

Heft 7

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683813

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

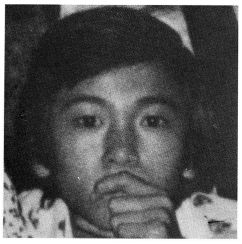
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Et après?



Un regard perplexe sur l'avenir. Comment va-t-il s'habituer à son nouveau pays?

Après les épreuves qu'ils viennent d'endurer, les réfugiés ont certes besoin de repos, quelquefois de soins médicaux, en tout cas d'une aide matérielle appréciable. Mais plus que tout, ils ont besoin d'amis qui les aideront à construire leur nouvelle existence.

C'est en cela que les groupes d'accueil jouent un rôle essentiel, non seulement en leur prodiguant au début conseils et appui pour l'accomplissement des menues tâches quotidiennes mais également plus tard en étant disponibles pour les aider à surmonter leurs problèmes psychologiques inévitables dûs non seulement aux difficultés linguistiques mais surtout à l'adaptation plus ou moins facile à notre rythme de vie et à notre mentalité occidentale.

Les centres d'accueil offrent en effet une communauté familiale qui les sécurise. Ils vivent ensemble, sortent ensemble, reçoivent tout ce dont ils ont besoin. Mais après, que se passe-t-il exactement? Comment réagissent-ils?

C'est ce que nous sommes allés demander à Mme Rajaonarivo, qui après avoir dirigé le centre de Salvan, dans le Valais (voir «Croix-Rouge suisse» No 8 1979) est actuellement responsable de celui de Versoix près de Genève. Mme Rajaonarivo a gardé de nombreux contacts avec les réfugiés dont elle s'est occupée à Salvan et à Versoix et peut, de ce fait, nous donner des indications intéressantes.

Pouvez-vous, tout d'abord, nous dire quelques mots sur le nouveau groupe qui est arrivé à Versoix le 21 juillet?

Ces réfugiés sont, pour la plupart, d'origine chinoise et ne parlent pas tous bien le vietnamien, ce qui a posé au début quelques difficultés au traducteur vietnamien. Ce sont les femmes qui s'expriment le mieux en raison des contacts quotidiens qu'elles avaient avec la population de Saïgon alors que les hommes travaillaient entre eux au sein de la colonie chinoise. Dans ce groupe se trouve également une famille cambodgienne. Finalement, c'est avec le français que tout le monde se retrouve.

Ce sont des «boat people» qui ont passé entre six mois et un an dans les îles de Malaisie (à Pulau Bidong entre autres). Ces gens ont beaucoup souffert durant leur fuite. Certains mêmes ont été attaqués plusieurs fois par les pirates sur la mer. Ils n'en parlent d'ailleurs pas volontiers mais l'un d'eux (le plus ouvert du groupe) a raconté en riant au traducteur les détails de leurs mésaventures. Ils peuvent en rire maintenant que cela appartient à une autre vie et qu'ils ont survécu. Mais peut-on jamais oublier l'horreur? On ne parlera jamais assez de ces traversées hasardeuses sur des petits bateaux surchargés, conduits par des pilotes inexpérimentés avec le risque permanent de rencontrer des pirates et d'être non seulement dévalisés et violés mais massacrés et coulés. Leurs récits ne font d'ailleurs que confirmer ce que les médias nous avaient appris.

Ce groupe est-il différent du précédent?

Le groupe précédent venait du Vietnam du nord et les gens avaient une mentalité différente. Il est d'ailleurs stupéfiant de voir à quel point le régime politique peut façonner un être humain. Ce qui les caractérise le plus est le fait qu'ils sont totalement «déresponsabilisés», c'est-à-dire qu'ils attendent toujours un ordre avant de faire quelque chose tout en espérant trouver un moyen pour ne pas le faire si cela leur déplaît. Ils ne prennent donc aucune initiative et pour eux les supérieurs sont des gens qui sont là pour les tromper. C'est pourquoi il nous a été très difficile d'établir des rapports de confiance. A cela s'ajoutait l'expérience qu'ils ont vécue avant d'arriver en Suisse. Ces réfugiés qui avaient passé plusieurs mois à Hong-Kong, non pas dans des camps proprement dits mais dans des logements avec la possibilité de travailler «au noir» à l'extérieur, imaginaient que tout l'Occident était à l'image de ce qu'ils avaient vu à Hong-Kong: une usine à faire de l'argent.

Etant d'ethnie chinoise, ils ont dû quitter le Vietnam car le gouvernement réunifié les avait placés devant l'alternative: ou quitter le pays ou aller travailler dans les nouvelles zones économiques pour défricher des terres, ce qui signifiait pour eux la mort à court ou à moyen terme.

Chaque groupe de réfugiés est donc très différent en raison de son ethnie, de sa mentalité et des expériences vécues précédemment. On retrouve d'ailleurs maintenant avec le groupe actuel la même ambiance que l'on avait à Salvan avec le 2e groupe qui était également constitué de Vietnamiens du Sud. Cette diversité que l'on constate dès leur arrivée permet de mieux comprendre les problèmes d'intégration qui se posent par la suite et qui diffèrent d'un groupe à l'autre. Dans une petite ville du Nord vaudois, par exemple, nous avons une famille cambodgienne qui se sent particulièrement à l'aise dans son nouvel environnement alors qu'une autre famille (venant du Nord Vietnam) et placée dans les mêmes conditions connaît d'énormes difficultés.

Que sont devenus les Cambodgiens qui ont quitté Salvan en décembre dernier?

Ils sont tous bien installés. Ils restent d'ailleurs très liés entre eux et il suffit d'en voir un pour avoir des nouvelles de tout le groupe. Ils arrivent presque tous à s'exprimer correctement en français et ont tous trouvé un emploi, soit dans le Valais, le canton de Vaud ou à Genève. Ils se plaisent bien et s'intègrent facilement, en grande partie d'ailleurs grâce aux enfants.

Quels problèmes ont-ils rencontrés lors de leur installation?

Le gros problème qui se pose aux réfugiés après avoir quitté le centre est la diversification de l'accueil et de l'aide. Au centre, en effet, tous les réfugiés sont placés à peu près sur le même pied d'égalité alors que par la suite certaines inégalités se font jour. Elles sont dues aux origines différentes des groupes d'accueil: ceux-ci sont en effet constitués soit par les sections Croix-Rouge, soit par des paroisses ou encore des associations diverses telles que le Rotary ou le Lions. Ces différents groupes disposent de moyens financiers variables qui se répercutent directement sur la façon dont les réfugiés sont pris en charge. Certains réfugiés sont donc installés très au large dans le plus grand confort alors que d'autres disposent de logements plus simples. Cette différence, très bien perçue par les réfugiés dès leur arrivée en Suisse, puisque tous se connaissent et ont des contacts étroits, crée un malaise chez ceux qui se sentent «frustrés» par rapport à d'autres qui sont peut-être trop gâtés. Même si tous ne s'en plaignent pas, certains trouvent malgré tout «la pilule difficile à digérer». D'autres, même sans avoir rien vu se montrent à priori très exigeants, en particulier ceux qui viennent du Nord Vietnam.

Mais chaque cas, chaque famille est un cas particulier et il importe avant tout de ne pas généraliser lorsque l'on parle d'intégration. Notons également que les problèmes humains relationnels qui se posent à l'intérieur de chaque famille sont exacerbés par la situation exceptionnelle dans laquelle ils se trouvent. Leur déracinement n'a pas provoqué une cohésion comme on pourrait s'y attendre mais une simplification et une exagération de toutes leurs difficultés: ce qui allait bien va très bien mais ce qui allait mal va très mal.

Dans quel état d'esprit quittent-ils le centre?

Quittant un milieu exclusivement vietnamien, la «plongée» dans un environnement à majorité suisse les effraie. C'est pourquoi ils tiennent beaucoup à s'installer à plusieurs familles dans une même localité. La seule perspective d'être éloignés de dix kilomètres leur paraît énorme. Ils ont besoin d'un contact étroit et quotidien qu'ils conservent d'ailleurs par la suite. Tous sont au courant de ce qui arrive aux autres: maintenant ils ont appris à maintenir ce contact grâce au téléphone, aux lettres et aux sorties du week-end. C'est aussi la raison pour laquelle ils préfèrent tous aller dans une grande ville où, pensent-ils, les contacts seront plus faciles à entretenir. En fait, dans la perspective de leur intégration, c'est l'inverse qui est valable: elle se fait plus facilement à la campagne où les contacts avec les habitants sont plus faciles et souvent plus chaleureux. Mais de leur point de vue que partagent d'ailleurs tous ceux en provenance du «tiers monde», vivre en ville est plus valable que vivre à la campagne et constitue une amélioration de leur «statut social». Ceux que l'on envoie dans une petite ville ou à la campagne se sentent viscéralement «frustrés». Cet état d'esprit ne s'arrange d'ailleurs pas avec le temps et certaines familles installées maintenant dans une petite ville continuent de réclamer avec insistance d'aller dans une grande ville ou du moins à proximité.

Ont-ils, après leur départ du centre, l'impression d'être trop ou au contraire pas suffisamment pris en charge par les groupes d'accueil?

On trouve ces deux tendances dans chaque famille. Mais ce qu'ils aiment vraiment c'est garder des contacts avec le centre d'accueil qui représente pour eux les premières racines et leurs principales références. Leur idéal serait de constituer des «ghettos», des quartiers bien à eux, avec une vie sociale spécifique. Bien entendu, la formation de tels groupes provoquerait des difficultés d'intégration. La Suisse a, pour sa part, choisi d'intégrer l'individu et non le groupe: c'est évidemment un choix que l'on peut discuter du point de vue de l'identité psychologique et culturelle du groupe ethnique. Mais il est encore trop tôt après deux ou trois ans pour juger du résultat. L'objectif pour les Vietnamiens est évidemment de s'intégrer tout en maintenant leur propre identité: c'est un équilibre fait de compromis difficile à trouver sans pencher d'un côté ou d'un autre.

En attendant il importe d'aider ou du moins d'observer comment se déroule cette «intégration». Des enquêtes feront prochainement le point de la situation dans quelques villes de Suisse romande.

C. B.

PHOTO CARITAS

Après les trois mois passés dans un centre d'accueil où ils suivent de façon intensive les cours de langue (6 heures par jour), la plongée dans un milieu exclusivement helvétique va leur poser quelques problèmes.